

JCC INSTITUT
PRIX GUIZOT
8 OCTOBRE 2018

**REMISE DU PRIX GUIZOT-INSTITUT DE FRANCE
À OLIVIER GRENOUILLEAU**

*Monsieur le chancelier de l'Institut,
Monsieur le chancelier honoraire
Monsieur le vice-président de l'ASMP
Monsieur le secrétaire perpétuel de l'AIBL,*

*Monsieur le président de l'Association François Guizot,
Mes chers confrères,
Mes chers collègues du jury,
Mesdames et Messieurs,*

Cher Olivier Grenouilleau,

Le prix que nous décernons porte depuis 2014 le nom de "Prix François Guizot-Institut de France". Il est décerné aujourd'hui pour la troisième fois sous ce nom et pour la treizième fois si l'on remonte à son origine, en 1993. Le dernier récipiendaire était Alain Besançon, que je salue.

Nous pouvons donc nous réjouir de la longévité de ce prix.

Depuis notre dernière réunion, dans cette salle de l'Institut, Françoise Melonio a bien voulu rejoindre notre jury. Elle y remplace Mona Ozouf, l'une des fondatrices du prix aux côtés de Catherine Coste et de François Furet.

Au nom du jury que je préside je vais tenter d'expliquer pourquoi nous avons choisi d'honorer l'ouvrage d'Olivier Grenouilleau, *La révolution abolitionniste* publié en 2017 aux éditions Gallimard, dans la collection Bibliothèque des Histoires que dirige notre confrère Pierre Nora que je salue également.

L'esclavage est aujourd'hui en Occident un souvenir, le souvenir douloureux d'une injustice dont nous portons le remords. Quand l'esclavage était accepté et qu'il était présent dans notre antiquité, qu'elle soit grecque, romaine, juive ou chrétienne, il paraissait évident et nécessaire, mais il était déjà pensé comme une injustice. Aristote dit que de savants juristes le considèrent comme injuste et Ulpian, à Rome, affirme que si l'esclavage existe en droit civil il reste contraire au droit naturel puisque tous les hommes sont libres. Quand Sénèque surpasse l'esclavage en affirmant que de toutes façons nous sommes tous esclaves de la nature, il procède comme Saint Paul qui proclame qu'il n'y a plus ni hommes libres ni esclaves, ni grecs ni juifs, ni hommes ni femmes, car « *tous vous êtes un en Jésus Christ* ». Le stoïcien, le juif ou le chrétien n'abolissent pas l'esclavage, mais ils l'aménagent, ils contribuent à adoucir le sort des esclaves dans une société qui les accepte.

L'Europe et l'Amérique, issues de ces antiquités, vont progressivement abolir cette institution que dans leur tréfonds elles ont toujours reconnue comme injuste. Un seul vrai héros dans l'Antiquité (à ce que disent des auteurs savants) s'est exprimé clairement sur l'esclavage comme le feraient les hommes d'aujourd'hui (avec moins de mérite). Les modernes devraient le célébrer, au moins autant qu'ils célèbrent Spartacus, Il s'agit de saint Grégoire de Nysse qui, au quatrième siècle après Jésus Christ, commentant un passage de l'Ecclésiaste (*J'ai acquis des esclaves et des servantes, j'ai eu des esclaves nés chez moi*) énuméra tous les arguments en faveur de cette abolition qui ne s'accomplira, d'abord en Europe puis dans le monde, qu'au cours des derniers siècles.

On me pardonnera ce prologue évident. C'est pour constater que votre livre, comme vos livres précédents, traitent d'une grande question, d'une question d'histoire philosophique, comme on disait autrefois dans cette maison, et comme l'avait recommandé Voltaire. Vous avez en effet publié trois livres qui appartiennent bien à ce genre. Ce sont aussi, comme on dit de nos jours, mais ce n'est pas synonyme, des livres d'histoire globale ou mondiale. Retenons cette dénomination, tout en notant, en passant, que l'histoire mondiale n'est pas une nouveauté. En la pratiquant on revient aux sources : à Gibbon ou à Voltaire, à Renan ou à Ranke, à Toynbee ou à Pirenne. C'était l'histoire nationale plutôt qui retardait par restriction ou par présomption

Le premier de vos livres paraît en 2004, il s'intitule : *La traite négrière. Essai d'histoire globale*. Il connaît un grand succès, c'est une somme qui synthétise et éclaire une immense littérature. Il a aussi éveillé les émotions et suscité la polémique.

Des émotions légitimes : le sujet reste douloureux. La France, Nantes, Bordeaux, nos vaisseaux ont participé à la traite ; les descendants des esclaves transportés dans nos colonies d'Amérique sont devenus nos concitoyens et nos compatriotes. Nous héritons de leurs souffrances, nous les revivons avec eux. À faire renaître, à expliquer le passé on risque de blesser ceux pour qui les blessures ne se refermeront jamais et pour qui les condamnations ne sont jamais assez rigoureuses.

Mais la polémique n'est pas venue de là. Vous montrez que cette immense phase historique se décomposait en trois éléments nécessairement soudés entre eux : l'Afrique noire a été un acteur à part entière de la traite, et celle-ci se décompose en deux : la traite occidentale, celle des pays chrétiens, et la traite orientale celle des pays musulmans. Vos adversaires veulent que l'histoire éveille la contrition et le regret, et plus encore que les coupables soient perpétuellement dénoncés, frappés d'infamie plus que compris et étudiés, et de plus qu'ils appartiennent exclusivement à l'Europe, comme les victimes exclusivement à l'Afrique. À ce point la polémique devient injuste, surtout lorsqu'elle devient menaçante, et qu'elle reste mensongère. Tournons la page.

Ces polémiques ont au moins contribué à votre renommée, même si elles vous ont très légitimement peiné. Vous ne vous êtes pas découragé. Vous n'avez pas abandonné votre sujet. Vos autres ouvrages ont été accueillis avec sérénité. On avait fini par admettre que la plus grande réparation que l'historien puisse apporter aux fautes des temps passés repose sur la recherche scrupuleuse de la vérité.

Le second de vos livres paraît en 2014, il porte pour titre : *Qu'est ce que l'esclavage ? Une histoire globale*. Il fallait d'abord définir l'esclavage. Pour le penser et le combattre, ajoutez vous. Pour faire apparaître sa singularité, il faut donc le comparer aux autres formes d'exploitation de l'homme par l'homme, puisque l'esclavage a existé depuis les temps néolithiques jusqu'à presque nos jours.

L'esclave depuis toujours doit être une personne transformée en un autre qu'une personne, à une personne dont on met l'humanité entre parenthèses (« en sursis » dite vous). D'où ces tensions : la souffrance, le désir de liberté et d'évasion chez l'esclave, le

malaise, la crainte, la violence chez le maître. On les perçoit partout où l'esclave présent est un homme ou une femme, sans l'être tout en l'étant.

Vous écrivez que « les sociétés esclavagistes ne peuvent guère disparaître d'elle – mêmes. Elles ne cèdent généralement la place qu'avec les sociétés où elles sont nées ». Et vous ajoutez : « À une exception près : celle ayant vu , à partir du dernier tiers du XVIIIème siècle, apparaître les linéaments d'un mouvement abolitionniste international capable de sommer les États d'enregistrer dans le droit positif un certain nombre de normes humanistes considérées comme étant universelles. À partir de là, il devenait possible, de l'extérieur, d'imposer l'abolition de l'esclavage, à des sociétés esclavagistes solidement établies »

Vous annoncez ainsi votre troisième livre, celui que couronne notre prix, et qui lui même couronne ce cycle de votre œuvre, dont j'espère qu'elle se poursuivra sur des sujets aussi vastes et aussi essentiels.

Ce troisième livre, je l'ai déjà dit, s'intitule: *La révolution abolitionniste*

Comme vous l'écrivez, l'esclavage n'est jamais allé de soi, et, comme le montre l'histoire romaine avec ses guerres serviles ou l'histoire de l'Afrique avec ses révoltes, les esclaves jamais n'ont accepté facilement leur condition. Ils se sont enfuis. Ils se sont révoltés. Il fallait les garder, les menacer.

En Europe, pour diverses causes propres à notre histoire, entre l'Antiquité tardive et le Moyen-âge, l'esclavage s'est progressivement effacé et il a été prohibé sur notre continent. Il a survécu cependant hors d'Europe. Des Européens dès le XVIème siècle (Anglais, Espagnols, Français, Hollandais et Portugais notamment) l'avaient développé et conservé dans leurs colonies d'outre-mer, en Amérique et en Orient. Certains des États composant les futurs États-Unis l'ont interdit avant la fin du XVIIIème siècle. Il s'est maintenu au début du XIXème siècle dans les Caraïbes, dans le Sud des États-Unis et dans une grande partie de l'Amérique latine, jusqu'à ce que la révolution abolitionniste l'efface. Car, pour qu'il disparaisse, pour que son interdiction se généralise, il fallait une rupture totale, en un mot : ce fut bien une révolution. Mais une révolution qui prit du temps

Elle débute dans les esprits à l'orée du XVIIIème, et dans les faits dans les années 1780. Elle s'étend jusqu'aux débuts du XXème siècle. Elle compte dans ses péripéties : les premières abolitions, l'interdiction de la traite, la guerre civile américaine et bien d'autres événements.

Les raisons, les causes intellectuelles de cette révolution sont la philanthropie, les lumières, le christianisme principalement protestant, le libéralisme politique et économique. Pour ce qui concerne la France, toute notre tradition libérale participe à ce mouvement: avec Montesquieu, Madame de Staël, Constant, Say, Guizot, Broglie, Tocqueville. Vos pages nuancées montrent que les causes ont été complexes et que les voies ont été multiples et convergentes. Si le rôle de certains pays, en Amérique celui du nord de la Fédération américaine et, en Europe, celui de l'Angleterre, ont été historiquement primordiaux dans les premières abolitions et dans la condamnation de la traite, le mouvement est bien naît en Europe, en France notamment, là où l'esclavage interdit depuis longtemps s'était étendu aux colonies et y avait été codifié. Il y eut, comme vous l'écrivez « des voies nationales et une dynamique globale » au cœur de l'Occident, qui inspira ensuite le reste du monde jusqu'à se formaliser en impératifs universels au XXème siècle.

En me gardant de résumer votre livre qui dépeint cette révolution, qui en montre la profondeur et la complexité, devant un public qui connaît vos ouvrages et les apprécie, je conclurai simplement mon propos en soulignant que le mérite à nos yeux de votre dernier livre tenait à deux éléments : l'importance morale et historique du sujet, la finesse et la force de votre analyse.

L'importance du sujet : la révolution abolitionniste s'inscrit comme une part constitutive dans ce que Tocqueville appelait le mouvement démocratique qui domine l'histoire mondiale depuis trois siècles. Il en est une des parties comme en sont d'autres parties : la généralisation du suffrage, l'émancipation des femmes, la redistribution politique des revenus.

La finesse et la force de l'analyse, se complétant et se renforçant toujours, sont des prouesses car il n'y avait pas de sujet plus difficile. Un sujet dans lequel se mêlent l'hétérogénéité des peuples et l'homogénéité de leurs aspirations, les relations entre colonies et métropoles, la complémentarité du commerce maritime et des productions continentales, la diversité des climats et des agricultures, les évolutions et les luttes au sein des régimes politiques, la rivalité des puissances, la radicalité des idées et la lenteur des réformes, la force de l'idéal et la prudence de l'action.

Voici les raisons, Monsieur, pour lesquelles notre jury a choisi de couronner votre livre.

Voici, Mesdames et Messieurs, les explications que nous vous devons.

Jean-Claude Casanova